

DISCOURS DU 8 MAI 2022

Chers concitoyennes, chers concitoyens
Cher-es ami-es

Plus de contraintes sanitaires, plus de restrictions de présence !

Nous pouvons être ensemble, à Coaraze, aujourd'hui, devant le Monument aux Morts afin de :

- commémorer la **victoire des Alliés** le 8 mai 1945 ;
- rendre hommage aux **combattants** de la deuxième guerre mondiale ;
- garder en mémoire **les sacrifices** des militaires, mais aussi des civils dans cet affrontement sanglant, inhumain, qui aura duré cinq longues années et engendré des millions de morts, des blessures irréparables dans les corps, dans les cœurs et dans les âmes.
- associer aussi les soldats de **toutes les guerres** et les civils qui défendent leur pays pour sauver leur liberté et celle des autres.

Ceux et celles qui ont vécu ses années de lutte contre l'envahisseur et qui ont souffert des restrictions, de l'ambiance délétère dans laquelle il fallait survivre, ceux et celles là sont maintenant bien âgé-es, voire ne sont plus.

Sans doute ont-ils transmis leur expérience d'une vie bouleversée par le fracas des bombes et sans doute pensaient-ils que cette guerre serait la dernière !

Au détour des ruelles de Coaraze, j'ai rencontré une vieille dame sur un banc. Une aînée. Elle trimbale tant bien que mal ses 93 ans. Sa mémoire immédiate n'est pas toujours au rendez-vous, mais elle est capable de se rappeler les détails de moments troubles qu'elle a vécus pendant la guerre de 40 comme si elle revivait ses instants terribles : le stress au déclenchement de la sirène d'alerte, la course dans les escaliers pour rejoindre les sous-sols en pyjama, l'attente lourde de l'attaque et le regard des autres dans le vide et, enfin, comme une délivrance, le fracas des bombes détruisant l'immeuble d'en face, d'à côté ou au-dessus. Pas de pleurs, pas de cris, un silence, un étonnement d'être toujours là, entière... vivante.

Si je vous ai raconté ce souvenir fugitif d'une enfant de 13 ans à l'époque, c'est que dans un journal d'actualités, aujourd'hui, j'ai croisé le regard triste et interrogateur d'une petite Ukrainienne dans le métro de Kiev. Elle aussi a rencontré « la guerre ».

On la croyait terminée, reléguée dans les poubelles de l'Histoire. Elle apparaissait seulement sur nos écrans, surgissant des confins de pays lointains.

Or nous faisons face au retour du tragique, "chez nous", pour la première fois depuis la 2^e guerre mondiale. Un tragique qui nous touche de près, sur le sol européen.

Ce serait faire injure aux soldats et civils morts pendant les guerres d'Indochine puis d'Algérie, appelé mensongèrement « événements d'Algérie » ; aux 150 000 morts, 2 millions de réfugié-es et 2 millions de déplacé-es pendant les guerres yougoslaves ; aux massacres de civils en Tchétchénie, en Géorgie, en Afghanistan, en Irak, en Lybie, au Yémen ou pendant la bataille d'Alep en Syrie. Et j'en oublie !

La guerre est la chose du monde la mieux partagée et une constante dans l'histoire! et s'il y a retour, c'est le retour du côté obscur de l'homme, d'un état du monde au sein duquel des empires puissants massacrent impunément.

On y retrouve la violence des combats, la brutalité des crimes, les exécutions, les charniers, les profiteurs de guerre, la misère, l'exode, les collaborations douteuses entre pays, la propagande, les fausses informations. Mais aussi des actes de courage, de compassion, de solidarité, d'abnégation.

À nos portes, nous assistons au viol d'un pays, de ses lois, de ses droits, de ses femmes.

Le viol des femmes est toujours une arme de guerre. Considéré depuis des siècles comme un dommage collatéral il devient crime de guerre. Maintenant que cela se sait, on ne se tait plus.

L'Europe occidentale se pensait définitivement en paix, c'est une croyance envolée. Il lui reste la solidarité, c'est le moins qu'elle puisse faire. Les hommes et femmes ont repris conscience de l'éphémère de leur vie ; ils l'avaient quelque peu oubliée.

À la sortie de la 2^e guerre mondiale, les bilans - matériel, économique, psychologique, environnemental - étaient catastrophiques.

Il fallait reconstruire. Ce furent les « trente glorieuses », de 1946 à 1975.

Il fallait garantir la paix, avec le projet de construction européenne. Une alliance défensive se formait en Europe de l'ouest, les droits de l'Homme furent renforcés, la décolonisation était en marche. Le libéralisme économique avait le vent en poupe !

Au XXI^e siècle, après la pandémie du Covid 19, la crise des gilets jaunes, des élections clivantes, des changements climatiques de plus en plus sensibles, la pauvreté gangrèneuse et la guerre en Ukraine, le moral de nos concitoyennes et concitoyens n'est pas au beau fixe et la colère est érigée en valeur. Certains ont enfourché cette colère ; ils l'ont invoquée comme s'il s'agissait de la seule déesse libératrice.

Or la colère n'est pas une valeur, c'est un symptôme. Et souvent celui de la peur. Il faut des remèdes à cette peur.

Et si on changeait de cap, de stratégie ?

La liberté et la démocratie sont fragilisées, c'est le moment de chercher des solutions, voire des bouleversements qui n'ont pas pu voir le jour jusqu'à présent.

Il importe de reconstruire un mode de représentation démocratique dans cette société fractionnée : quelle place donner à la démocratie directe, aux mouvements sociaux et aux syndicats ? Comment construire une solidarité quand nous savons bien que nous devons partager les sacrifices plus que la croissance ?

Si la guerre est un fait constant de l'Histoire, l'espoir aussi.

La balle est dans le cœur des jeunes.

Un poème, qui aurait pu être écrit en 1944, mais écrit par Patrick Joquel en 2022 vient clore ces quelques mots sur la guerre.

Tu erres parmi tes souvenirs détruits

Par des rues dévastées

Là ton atelier

Ici la maison des amis

Certains se sont exilés

D'autres ont disparu

Toi tu es là

Dans une terre d'un plus rien

Là

Et tu attends la fin des bombes

En balayant les gravats

Histoire de frayer un chemin vers

Tu ne sais même plus vers quoi vraiment

Demain ?

Après demain ?

Et quels lendemains ?

En attendant entre deux alertes

Tu essaies de rendre habitable cet aujourd'hui.

Merci au porte drapeau de l'UNCAF, Éric Brécard, lui qui a combattu en Irak, d'être là pour représenter les combattants d'hier, d'avant-hier, d'aujourd'hui et sans doute, malheureusement, de demain.

Merci à vous toutes et tous.

Monique Giraud-Lazzari